

vous sont pas nécessaires, dont on ne se sert jamais, et que l'on est bien aise de mettre au grenier.

Mme Bachelier.—C'est tout simple.

Mme Saurin.—Quand j'ai arrêté l'appartement, le propriétaire m'a promis monts et merveilles, et une fois qu'il m'a tenue dans ses griffes...

Mme Bachelier.—Il a fait comme les autres ; je connais ça. Demeure-t-il dans la maison ?

Mme Saurin.—Oui, madame.

Mme Bachelier.—Souvent c'est un grand inconvénient, souvent c'est un grand avantage. Quelle espèce d'homme est-ce ?

Mme Saurin.—Un grand maigre, figure insignifiante, assez poli, mais très froid. J'ai fait mon possible pour l'animer un peu ; il n'y a pas eu moyen ; il ne s'est pas déridé un instant.

Mme Bachelier.—Quel est son état ?

Mme Saurin.—Je dois le savoir tantôt, sur les trois heures ; ça m'a l'air, jusqu'à présent, d'une personne dans les affaires.

Mme Bachelier.—Il a donc un cabinet ?

Mme Saurin.—Assez joli, beaucoup de tableaux.

Mme Bachelier.—Est-il marié ?

Mme Saurin.—J'ai vu une dame chez lui, une petite dame, gravée de la petite vérole, qui est restée tout le temps que j'étais là.

Mme Bachelier.—Ce n'est peut-être pas sa femme.

Mme Saurin.—Comme ça peut-être. Au surplus, je vous le disais, je ne tarderai pas à le savoir.

Mme Bachelier.—Et M. Saurin que dit-il de tout cela ? Trouve-t-il l'appartement à son goût ?

Mme Saurin.—Vous savez comme est mon mari ! il ne dit jamais rien dans le moment, sauf à vous rabâcher ensuite cent mille fois la même chose, quand il n'y a plus à y revenir.

Mme Bachelier.—Voilà, par exemple, ce que je n'aimerais pas.

Mme Saurin.—Aussi est-ce en partie de là que viennent toutes nos querelles.

Mme Bachelier.—Moi, le mien est tout le contraire du vôtre ; c'est lui qui se mêle de tout ; aussi tout ce qu'il fait, je dois le trouver superbe. Au fond vous n'êtes pas fâchée de quitter la maison, n'est-ce pas ?

Mme Saurin.—Oui ou non.

Mme Bachelier.—Cela doit toujours faire quelque chose, lorsque l'on est resté quelque temps dans un endroit ; mais cependant...

Mme Saurin.—Je m'y suis mariée.

Mme Bachelier.—Ça fait beaucoup.

Mme Saurin.—Eh bien ! malgré les désagrément du logement, nous n'aurions jamais pensé de longtemps encore à déménager, si M. Jolivet avait voulu être raisonnable.

Mme Bachelier.—Oui, demandez ça à un propriétaire !

Mme Saurin.—Nous avions aussi mon fils aîné qui commence à grandir, auquel il fallait nécessairement une chambre plus éloignée de celle de la honne. Ce n'est pas que Gustave... mais enfin...

Mme Bachelier.—C'est prudent.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLÉMENTE.

Clémentine.—Qu'est-ce qu'elle a donc à crier, la portière, que nous salissons ses escaliers ?

Mme Saurin.—C'est de n'y pas faire attention ; cette femme est une grossière dont nous allons être bientôt débarrassés.

Clémentine.—Elle prétend qu'on peut faire moins d'embarras en déménageant.

Mme Saurin.—Elle serait peut-être pour que l'on emportât ses meubles dans ses poches.

Clémentine.—Apparemment.

Mme Bachelier.—Je suis sûre qu'au fond elle est bien fâchée de vous voir partir.

Mme Saurin.—Singulière façon de le faire voir en vous faisant des sottises !

Clémentine.—Pour mon compte je ne la regretterai guère.

Mme Saurin.—Il fut un temps cependant où vous trouviez un grand charme dans sa société, mademoiselle.

Clémentine.—Moi, madame ?

Mme Saurin.—Vous passiez vos journées dans sa loge.

Clémentine.—C'est elle, au contraire, qui m'arrêtait toutes les fois que j'allais en commission.

Mme Saurin.—Pour savoir ce qu'on faisait chez moi. Les vilaines gens !

Mme Bachelier.—Il faut savoir souffrir ce que l'on ne peut empêcher.

Mme Saurin.—Les commissionnaires ont-ils brisé beaucoup de choses jusqu'à présent ?

Clémentine.—Non, madame, pas beaucoup.

Mme Saurin.—Et qu'ont-ils brisé ?

Clémentine.—Je n'en sais rien, mais ce serait bien impossible autrement.